

# Le clivage du moi dans le processus de défense

(1938)

Pour un moment je me trouve dans cette position intéressante de ne pas savoir si ce que je veux communiquer doit être considéré comme connu depuis longtemps et allant de soi, ou comme tout à fait nouveau et déconcertant. Tel est, je crois, plutôt le cas.

Il m'est enfin apparu que le moi juvénile de la personne que l'on apprend à connaître des dizaines d'années plus tard comme patient analytique s'est comporté d'une façon bien curieuse dans des situations déterminées d'instance pression. La condition d'un tel comportement peut s'indiquer d'une manière générale et plutôt indéterminée en disant qu'il se produit sous l'influence d'un traumatisme psychique. Je préfère choisir un cas particulier nettement circonscrit, qui ne recouvre certes pas toutes les possibilités de causation.

Supposons donc que le moi de l'enfant se trouve au service d'une puissante revendication pulsionnelle qu'il est accoutumé à satisfaire, et que soudainement il est effrayé par une expérience qui lui enseigne que la continuation de cette satisfaction aurait pour conséquence un danger réel difficilement supportable. Il doit maintenant se décider : ou bien reconnaître le danger réel, s'y plier et renoncer à la satisfaction pulsionnelle, ou bien dénier la réalité, se faire croire qu'il n'y a pas motif de craindre, ceci afin de pouvoir maintenir la satisfaction.

C'est donc un conflit entre la revendication de la pulsion et l'objection faite par la réalité. L'enfant cependant ne fait ni l'un ni l'autre, ou plutôt il fait simultanément l'un et l'autre, ce qui revient au même. Il répond au conflit par deux réactions opposées, toutes deux valables et efficaces. D'une part, à l'aide de mécanismes déterminés, il déboute la réalité et ne se laisse rien interdire; d'autre part, dans le même temps, il reconnaît le danger de la réalité, assume, sous forme d'un symptôme morbide, l'angoisse face à cette réalité et cherche ultérieurement à s'en garantir. Il faut reconnaître que c'est là une très habile solution de la difficulté.

Les deux parties en litige ont reçu leur lot la pulsion peut conserver sa satisfaction; quant à la réalité, le respect dû lui a été payé. Toutefois, comme on le sait, seule la mort est pour rien. Le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps. Les deux réactions au conflit, réactions opposées, se maintiennent comme noyau d'un clivage du moi. L'ensemble du processus ne nous paraît si étrange que parce que nous considérons la synthèse des processus du moi comme allant de soi. Mais là, nous avons manifestement tort. Cette fonction synthétique du moi, qui est d'une si grande importance, a ses conditions particulières et se trouve soumise à toute une série de perturbations.

Cela ne pourra que nous aider si, dans cet exposé schématique, j'insère les données particulières d'une histoire de malade. Un petit garçon, entre trois et quatre ans, a fait connaissance des organes génitaux féminins par séduction de la part d'une petite fille plus âgée. Après la rupture de ces relations, il prolonge par un onanisme manuel intense la stimulation sexuelle ainsi reçue, mais il est bientôt pris sur le fait par son énergique gouvernante et menacé de la castration dont l'exécution, comme de coutume, est dévolue au père. Les conditions de provocation d'un effroi terrible sont données dans ce cas. La menace de castration à elle seule ne produit pas nécessairement beaucoup d'impression, l'enfant refuse

d'y croire, il ne parvient pas facilement à se représenter qu'une séparation d'avec cette partie du corps tant estimée soit possible.

A la vue des organes génitaux féminins l'enfant aurait pu se convaincre d'une telle possibilité, mais l'enfant n'en avait pas alors tiré cette conclusion parce que sa répugnance là contre était trop grande et qu'il n'existait aucun motif qui l'y contraignît. Au contraire, ce qui commençait à poindre comme malaise fut apaisé par cette explication : ce qui manque là viendra par la suite, cela le membre - lui poussera plus tard. Ceux qui ont assez observé des petits garçons se rappelleront probablement avoir entendu de telles déclarations à la vue des organes génitaux de la petite sœur. Mais il en va autrement quand les deux facteurs se sont conjugués.

Alors, la menace réveille le souvenir de la perception tenue pour inoffensive et trouve en elle la confirmation redoutée. Le garçon croit maintenant comprendre pourquoi les organes génitaux de la petite fille ne montraient pas de pénis et il n'ose plus mettre en doute qu'il puisse arriver la même chose à ses propres organes génitaux. Il doit croire désormais à la réalité du danger de castration.

La conséquence habituelle, considérée comme normale, de l'effroi de castration est alors que le petit garçon cède à la menace, soit immédiatement, soit après un assez long combat, par une obéissance totale ou du moins partielle - il ne porte plus la main à ses organes génitaux -, renonçant ainsi totalement ou partiellement à la satisfaction de la pulsion. Mais nous nous attendons bien à ce que notre patient ait su s'en tirer autrement.

Il s'est créé un substitut au pénis de la femme, en vain cherché un fétiche. Ainsi a-t-il dénié la réalité, mais sauvé son propre pénis. S'il n'a pas dû reconnaître que la femme avait perdu son pénis, la menace qui lui a été faite a perdu de sa crédibilité, et il n'a pas alors eu besoin non plus de craindre pour son pénis, il a pu poursuivre tranquillement sa masturbation. Cet acte de notre patient nous impressionne en tant qu'il constitue une façon de se détourner de la réalité, processus que nous réserverions volontiers à la psychose.

Et il n'en diffère pas beaucoup, mais malgré tout, nous voulons suspendre encore notre jugement, car, à une observation plus attentive, nous découvrons une différence qui n'est pas sans importance. Le petit garçon n'a pas simplement contredit sa perception, halluciné un pénis là où l'on ne pouvait en voir, il a uniquement procédé à un déplacement de valeur, transféré la signification de pénis à une autre partie du corps, processus pour lequel - d'une façon que nous ne pouvons indiquer ici - le mécanisme de la régression lui est venu en aide. Ce déplacement n'a certes concerné que le corps de la femme; pour son propre pénis, rien n'a changé.

Cette façon, que l'on serait tenté de qualifier de rusée, de traiter la réalité décide du comportement pratique du petit garçon. Il poursuit sa masturbation comme si elle ne pouvait mettre son pénis en danger, mais en même temps il développe, en pleine contradiction avec son insouciance ou son courage apparent, un symptôme qui témoigne qu'il reconnaît malgré tout ce danger. On l'a menacé que le père le châtrerait et, aussitôt après, simultanément à la création du fétiche, apparaît chez lui une angoisse intense du châtiment par le père, angoisse qui l'occupera longtemps et qu'il ne peut maîtriser et surcompenser que par la mobilisation totale de sa masculinité. Cette angoisse à l'endroit du père, elle non plus, ne souffle mot de la castration.

Avec le secours de la régression à une phase orale, elle apparaît comme angoisse d'être dévoré par le père. Il est impossible de ne pas songer ici à un fragment primitif de la mythologie grecque qui rapporte comment le vieux père-dieu Kronos dévore ses enfants et veut aussi dévorer son plus jeune fils Zens et comment Zeus, sauvé par la ruse de la mère, émascule plus tard le père.

Mais, pour en revenir à notre cas, ajoutons qu'il produisit encore un autre symptôme, certes mineur, qu'il a conservé jusqu'à ce jour une sensibilité anxieuse de ses deux petits orteils devant un attouchement, comme si, dans tout ce va-et-vient entre le déni et la reconnaissance, c'était quand même la castration qui avait trouvé une expression plus distincte...